

QUAND BAT

LE TAMBOUR

Une vie de Frank Fools Crow, homme-médecine sioux — le podcast



ÉPISODE 6 • TRANSCRIPTION INTÉGRALE

« LES ANNÉES D'OMBRE : TENIR LE FEU QUAND PRIER EST UN DÉLIT »

Cette transcription intégrale est proposée aux personnes sourdes et malentendantes, et à toutes celles et ceux qui préfèrent lire. Elle restitue fidèlement l'épisode : les paroles, les textes du générique, les lectures d'extraits du roman, ainsi que les moments musicaux, signalés en petites capitales. Bonne lecture — et bon chemin.

OUVERTURE



Une nuit de juin, quelque part dans la prairie du Dakota. Trois huttes de sudation rougeoient dans des creux de terrain, invisibles à l'œil non averti.

Tout autour, dans le noir, des guetteurs sont postés. Chacun porte un sifflet taillé dans un os d'aigle : un cri bref pour « attention », deux pour « danger imminent », trois pour « fuyez ».

Ce qu'ils protègent n'est pas une cache d'armes, ni un trafic. C'est une prière.

♪ GÉNÉRIQUE — TAMBOUR ET FLûTE ♪

« Un homme, un tambour, et un siècle traversé. Bienvenue dans Quand bat le tambour, le podcast qui raconte Frank Fools Crow — l'homme qui devint un os creux. »

TEXTE DU GÉNÉRIQUE D'OUVERTURE

LE RÉSEAU INVISIBLE



Nous sommes au début des années 1920, et la Danse du Soleil est interdite depuis plus de quarante ans. Pourtant, cette nuit-là, elle va être célébrée — et le roman décrit une organisation clandestine d'une précision remarquable.

Trois huttes réparties sur le terrain : la première pour les hommes de la cérémonie, la deuxième plus loin, la troisième sur une butte rocheuse pour les jeunes qui jeûnent depuis trois jours en préparation de la danse. Autour, un cordon de guetteurs. L'un d'eux, Eagle Feather, est un ancien scout de l'armée américaine — il connaît mieux que quiconque les techniques de surveillance de l'ennemi, et il a appris à les retourner contre lui. Une femme tient un petit miroir, cadeau d'un commerçant, pour envoyer des signaux lumineux. Et les sifflets d'os d'aigle imitent à la perfection le cri des oiseaux nocturnes.

Vers minuit, l'alerte tombe : des torches approchent. Le premier guetteur porte le sifflet à ses lèvres — un hululement de chouette — et le signal se propage de poste en poste, « créant une onde d'alerte qui parcourut la nuit ».

♪ AMBIANCE — NUIT, SOUFFLE, TAMBOUR ÉTOUFFÉ ♪

« Dans la première hutte, Frank Fools Crow interrompit momentanément la cérémonie. Les hommes assis en cercle levèrent leurs visages ruisselants de sueur vers lui, comprenant instinctivement que le danger approchait. Mais aucun ne bougea. »

LECTURE — CHAPITRE 15, EXTRAIT DU ROMAN

Aucun ne bougea. Voilà, en une phrase, ce qu'était la clandestinité religieuse : non pas de la peur, mais un calcul assumé — mieux valait le risque que le renoncement.

Cette nuit-là, un brouillard monte de la rivière et les agents renoncent. On les entend s'éloigner en pestant contre le temps. Le roman offre alors une image que j'aime beaucoup : Frank a l'impression que ce brouillard « s'élevait au son d'un tambour secret, invisible, que la Terre-Mère frappait pour envelopper ses enfants dans un manteau de protection ».

Et la cérémonie reprend. Grand Loup se penche vers lui :

« — Souviens-toi, petit-fils. Ce que tu chantes cette nuit, tu le portes pour ceux qui viendront après toi. Et eux chanteront pour toi quand tu auras rejoint les ancêtres.
— Nous sommes toujours là, chanta Frank en lakota. Nous sommes toujours là, malgré leurs interdits... »

LECTURE — CHAPITRE 15, EXTRAIT DU ROMAN

LES ANNÉES SILENCIEUSES



Puis viennent dix années que le roman intitule, magnifiquement, « les années silencieuses ». De 1920 à 1930, Frank a entre trente et quarante ans, et il fait un choix que peu comprennent autour de lui.

Ses contemporains cherchent du travail dans les fermes des Blancs, ou tentent de s'adapter au monde moderne. Lui choisit le silence et l'observation. Chaque matin avant l'aube, il se glisse hors de sa maison et marche vers les collines du nord, jusqu'à une cavité naturelle qu'il a aménagée de peaux et de branches. Et là, il prie.

Ce que raconte ce chapitre, c'est une décennie d'études — car c'en est une, au sens plein. Les matins avec Black Elk, qui lui enseigne les chants de guérison, ceux pour appeler la pluie, ceux pour parler aux ancêtres :

« — *Wakǵáŋ Thǵánka kici un*, chantait doucement Black Elk, sa voix éraillée portant la mélodie sacrée. Le Grand Esprit habite en toi. Mais pour L'entendre, tu dois d'abord faire taire le bruit du monde moderne. »

LECTURE — CHAPITRE 16, EXTRAIT DU ROMAN

Les après-midi avec Grey Wolf Woman, une ancienne que l'administration considère comme une simple cueilleuse d'herbes — étiquette bien commode — et qui est en réalité la gardienne d'un savoir botanique millénaire. Elle lui apprend à identifier les plantes, à les récolter selon les phases de la lune, à les sécher sans leur ôter leurs propriétés. Et elle formule cette idée que je trouve très juste :

« — *Chaque plante a deux visages : celui que voient les Blancs, et celui que connaissent les Lakotas. [...] Un homme-médecine sans connaissance des plantes est comme un arc sans flèches. »*

LECTURE — CHAPITRE 16, EXTRAIT DU ROMAN

Il y a aussi, dans ces années, un détail qui dit tout de la discrétion des anciens : certains soirs, Stirrup vient déposer devant la porte de Frank un paquet de sauge ou un morceau de viande séchée. Sans frapper. Sans un mot. Frank comprend le message : « Continue. Les Esprits te regardent. »

Et en 1930, Black Elk convoque son élève pour une dernière leçon — qui est en réalité une question :

« — *Tu as appris les chants, tu connais les plantes, tu maîtrises le langage sacré. Mais maintenant, il est temps que tu apprennes la plus importante de toutes les leçons : comment utiliser ce savoir au service des autres. [...]*
La prochaine étape sera plus dangereuse. Car un homme-médecine qui pratique ouvertement attire l'attention des autorités. [...] Es-tu prêt à accepter ce risque ? »

LECTURE — CHAPITRE 16, EXTRAIT DU ROMAN

1934 : L'AUBE D'UN RENOUVEAU



Et puis quelque chose change. Pas dans la prairie : à Washington.

Le printemps 1934 apporte des nouvelles auxquelles peu osaient croire. Un homme nommé John Collier, nommé commissaire aux Affaires indiennes, semble avoir compris que l'assimilation forcée a échoué. On parle d'un Indian Reorganization Act. Mais, note le roman avec justesse, « pour les Lakotas de Pine Ridge, les changements ne se mesuraient pas en lois et décrets. Ils se mesuraient en gestes quotidiens, en regards moins méfiants des agents fédéraux ».

Le premier de ces gestes est stupéfiant : les anciens envisagent d'organiser une cérémonie de purification collective. Pas cachée dans un creux de terrain — à la vue de tous.

Avant qu'elle ait lieu, un ancien tend sa pipe à Frank avec ces mots, qui sont peut-être la plus belle phrase politique du roman :

« — *Ton apprentissage dans l'ombre est terminé, mon fils. Il est temps maintenant que tu serves ouvertement ton peuple. Mais souviens-toi, la liberté de pratiquer nos traditions n'est pas un cadeau qu'on nous fait. C'est un droit que nous reprenons.* »

LECTURE — CHAPITRE 17, EXTRAIT DU ROMAN

Les semaines suivantes, Pine Ridge s'anime d'une effervescence inconnue depuis des décennies. Les anciens ressortent les objets sacrés des cachettes où ils dormaient depuis quarante ans. Les tambours résonnent à nouveau dans les maisons — « d'abord timidement, puis avec une assurance croissante ». Et les jeunes, qui n'avaient connu leur héritage que par bribes et par murmures, découvrent soudain ce qu'il contient.

En juin, la communauté franchit le pas : une cérémonie d'Inipi collective pour le solstice d'été, la première publiquement à Pine Ridge depuis l'interdiction de 1883. Frank est choisi pour la diriger, aux côtés de Black Elk. Et voici ses premiers mots :

♪ AMBIANCE — VAPEUR, TAMBOUR PLEIN ET ASSURÉ ♪

« — *Mitákuye Oyás'iy. Mes frères, mes sœurs, nous sommes réunis aujourd'hui non pas parce qu'on nous l'autorise, mais parce que nos ancêtres nous l'ordonnent. Cette hutte de sudation n'est pas un spectacle pour satisfaire la curiosité des Blancs. C'est notre temple, notre église, notre lieu de communion avec le sacré.* »

LECTURE — CHAPITRE 17, EXTRAIT DU ROMAN

Quatre heures de cérémonie, quatre tours comme le veut la tradition. Et cette phrase du roman, qui dit ce qui se jouait vraiment ce jour-là : dans la chaleur de la hutte, les participants transpiraient « non seulement leurs toxines physiques, mais aussi des décennies de honte imposée, de répression culturelle, de déni de soi ».

Mais la liberté nouvelle a ses limites, et Black Elk les rappelle aussitôt : la Danse du Soleil, elle, reste interdite. Trop « sauvage » pour les autorités. Suit alors un échange qui prépare tout notre prochain épisode :

« — *Es-tu prêt à apprendre les secrets de la danse du Soleil, sachant que tu ne pourras peut-être jamais les utiliser publiquement ?*

Frank n'hésita pas une seconde.

— *Je suis prêt, grand-père. Si les Esprits me jugent digne de recevoir cette connaissance, je la préserverai aussi longtemps qu'il le faudra. »*

LECTURE — CHAPITRE 17, EXTRAIT DU ROMAN

Apprendre un rite qu'on n'aura peut-être jamais le droit de célébrer. Le garder intact pour une génération qu'on ne verra pas. Voilà ce qu'est, très exactement, une transmission.

WIČHÁŠA WAKĤÁN



Les années qui suivent transforment Frank en ce que la communauté nomme spontanément un Wičháša wakĥán — un homme saint.

Le roman ouvre ce chapitre sur une scène ordinaire et bouleversante : une jeune mère, Martha, arrive avec son fils de trois ans qui brûle de fièvre depuis quatre jours. Les médecins de l'agence ont épuisé leurs remèdes. Et la réponse de Frank donne la mesure de l'homme :

« — *Entre, ma sœur. Préparons ensemble une cérémonie pour ton fils. Mais rappelle-toi, je ne suis qu'un intermédiaire. C'est Wakĥán Thánka qui guérit, pas moi. »*

LECTURE — CHAPITRE 18, EXTRAIT DU ROMAN

« Je ne suis qu'un intermédiaire. » Nous y revoilà : l'os creux. Le roman note d'ailleurs que cette humilité était devenue sa marque distinctive — et c'est un point que confirment tous les témoignages sur le Fools Crow historique.

Suit une scène de guérison qui illustre la conception lakota de la maladie : pour Frank, tout mal physique a une composante spirituelle ou émotionnelle qu'il faut identifier. En transe légère, il « voit » que l'enfant a été terrifié par un grand chien noir quelques jours plus tôt près de la rivière, et que la peur est restée bloquée. Le remède ne sera donc pas seulement une tisane : il faudra aider l'enfant à affronter symboliquement sa peur.

Ces années-là, Frank célèbre aussi des mariages — et le roman glisse au passage une pépite : lorsqu'il unit les mains des époux avec une lanière de cuir tressé, il accomplit le geste dont les Anglo-Saxons ont tiré leur expression « tying the knot », nouer le nœud, sans jamais en connaître l'origine.

Enfin, au début des années 1940, la notoriété déborde des réserves : des lettres arrivent de tout le pays, des anthropologues s'intéressent à lui, des militants sollicitent ses conseils. L'un d'eux, avocat, vient lui demander de devenir un porte-voix politique. Sa réponse est nette : « Ma voie, c'est la voie spirituelle, frère. [...] La politique, c'est important, mais ce n'est pas ma mission. » Retenez cette phrase : trente ans plus tard, à Wounded Knee, l'Histoire viendra la lui rappeler.

LA MINUTE D'HISTOIRE : UN DEMI-SIÈCLE D'INTERDICTION



Faisons maintenant le partage entre le roman et les faits — et sur ce chapitre, l'Histoire est encore plus nette que la fiction.

L'interdiction d'abord. En décembre 1882, le secrétaire à l'Intérieur demande la suppression des « danses païennes ». L'année suivante, le Bureau des affaires indiennes institue les tribunaux des délits indiens, qui érigent en infractions les danses cérémonielles, les pratiques des hommes-médecine et les distributions rituelles de biens. Les peines vont de la privation de rations — dans des communautés qui en dépendent pour manger — à l'emprisonnement. Ce corpus, durci en 1892, sera réaffirmé en 1904. Pendant un demi-siècle, être homme-médecine, aux États-Unis, c'est exercer une activité illégale.

Le tournant de 1934 ensuite. Il est parfaitement daté : le commissaire John Collier publie cette année-là une circulaire portant le titre « Liberté religieuse indienne et culture indienne », dont la phrase-clé énonce qu'aucune ingérence dans la vie religieuse ou l'expression cérémonielle des Indiens ne sera désormais tolérée. La même année, l'Indian Reorganization Act enterre officiellement la politique d'assimilation. Mais — et le roman a raison de le montrer — le droit change plus vite que les pratiques : les historiens notent que de nombreux agents et missionnaires continuèrent longtemps de décourager sudations et Danses du Soleil. La liberté réelle a été reconquise sur le terrain, cérémonie après cérémonie.

Quant à la Danse du Soleil, elle reste en effet le dernier verrou : elle reparaitra d'abord sans le perçage, et il faudra attendre 1978 et l'American Indian Religious Freedom Act pour que la liberté religieuse des peuples autochtones soit garantie par une loi fédérale. Fools Crow, né sous l'interdiction, aura vu ce texte voter de son vivant.

Et le roman ? Sa chronologie est juste, et son tableau de la clandestinité correspond à ce que décrivent les témoignages : cérémonies nocturnes, lieux isolés, guetteurs, objets sacrés dissimulés. Les guetteurs au sifflet d'os, le brouillard providentiel, la vieille femme au miroir sont, eux, des scènes composées — vraisemblables, mais imaginées. De même, les figures de Grey Wolf Woman ou de Grand Loup condensent des transmetteurs réels sans correspondre à des personnes identifiées. Ce que le roman ne romance pas, en revanche, c'est le fait central : la spiritualité lakota a traversé le vingtième siècle parce que des gens ont pris, nuit après nuit, le risque de la pratiquer.

CE QUE GARDE UN GARDIEN



Que retenir de ces années d'ombre et de cette aube ?

D'abord ceci, qui vaut bien au-delà du cas lakota : une culture interdite ne meurt pas, elle se miniaturise. Elle quitte les grands rassemblements pour les creux de terrain, les caves, les ourlets de robe, les paquets de sauge déposés sans un mot devant une porte. Et elle attend. C'est exactement ce qu'a fait Frank Fools Crow pendant que ses contemporains cherchaient du travail dans les fermes : il a attendu, en apprenant.

Ensuite, que le renouveau de 1934 n'a pas été un cadeau. « La liberté de pratiquer nos traditions n'est pas un cadeau qu'on nous fait, c'est un droit que nous reprenons. » Sans ces gens qui avaient gardé les chants intacts pendant cinquante ans, la circulaire de Washington n'aurait rendu la liberté qu'à un vide.

Enfin, cette scène que je garde pour la fin : un vieil homme demande à Frank d'apprendre les secrets d'un rite qu'il n'aura peut-être jamais le droit de célébrer. Et Frank accepte. Vingt-quatre ans plus tard, en 1958, la Danse du Soleil redeviendra annuelle à Pine Ridge — et il y aura, ce jour-là, un homme qui saura exactement comment la conduire.

POUR FINIR



Dans le prochain épisode : la Danse du Soleil. La plus sacrée et la plus impressionnante des cérémonies lakotas, celle où des danseurs offrent leur chair pour que le peuple vive. Nous verrons ce que ce sacrifice signifie vraiment — et pourquoi il n'a rien à voir avec ce que l'on en montre habituellement.

D'ici là... écoutez ce qui bat sous vos pieds.

« C'était Quand bat le tambour. Si ce chemin vous a parlé, partagez cet épisode, et retrouvez toutes les ressources sur frederic-amauger.com. Mitákuye Oyás'iny — à toutes mes relations. »

TEXTE DU GÉNÉRIQUE DE FIN

*« Quand bat le tambour — Une vie de Frank Fools Crow, homme-médecine sioux », un podcast écrit et raconté par
Frédéric Amauger,
d'après son roman du même nom (Mama Éditions). Transcription accessible — tous les épisodes sur frederic-amauger.com.*